

ÉCHOS DU 24 JUIN

M. Pagnuelo a voulu faire approuver par la commission des lettres et des sciences une proposition à l'effet d'exiger les degrés universitaires des étudiants en droit et en loi aspirant à la pratique. Cette proposition est restée sur le bureau. M. Pagnuelo, qui soutient cette opinion sur d'autres théâtres, aurait voulu la faire endosser par la commission et la convention pour lui donner plus de crédit. La commission n'a pas cru devoir se prêter à cette manœuvre, sur une question qui s'agit de la public et même en parlement.

M. Pagnuelo s'était rendu à Québec avec un petit bagage qu'il n'a pu faire passer, et qu'il a dû remporter, à son grand regret.

Dans la même espèce, M. l'abbé Laflamme, de l'Université-Laval, a proposé à la commission de recommander l'exemption de l'examen pour les lauréats des universités aspirant à l'étude des professions libérales. Ceux-ci formeraient ainsi une classe privilégiée parmi les étudiants, tandis que les élèves des collèges non affiliés, tels que le collège de Montréal et le collège des Jésuites, continueraient à subir l'épreuve ordinaire. Cette proposition a eu le même sort que celle de M. Pagnuelo. La commission lui a substitué une résolution à l'effet de recommander que les bureaux d'examineurs, pour l'admission à l'étude, soient composés de professeurs choisis dans les universités et les collèges par les bureaux de chaque profession.

La fête de Québec aura été une magnifique et légitime réclame pour nous. N'y eût-il que le concours de M. Claudio Jannet, qui va probablement écrire un ouvrage sur le Canada, que le résultat ne serait pas à dédaigner. M. Claudio Jannet est très lu en France. Il a publié un volume sur les États-Unis, qui a vu plusieurs éditions. Il peut faire autant pour nous que M. Rameau. C'est un ami puissant que nous avons gagné. Nous avons besoin d'appui moral au dehors. L'appui moral a sa valeur, qui peut s'apprécier au point de vue positif même. C'est un peu à des considérations de cet ordre que nous devons le succès de notre premier emprunt français.

Le 24 juin, il est venu à Québec des télégrammes ou des lettres de toutes les parties du monde. On s'est occupé de nous, nous avons attiré l'attention. Rien de cela ne sera perdu.

Mgr Lafleche s'est fait remarquer, à la Convention, par le caractère pratique de ses recommandations. Il a insisté sur le vice du luxe, qui est une des grandes causes du malaise que nous ressentons. Le Canada pourvoit à la nourriture de ses habitants, a dit Sa Grandeur, mais il ne pourvoit pas à ce qu'ils exigent pour leur vêtement. Tous portent à profusion des étoffes et des objets de luxe de production étrangère. C'est ce qui nous ruine. Achetons moins d'objets inutiles, et produisons plus d'objets utiles.

L'hon. M. Chapleau a fait, dans son discours du banquet national, un rapprochement des plus heureux, auquel aucun des orateurs de la fête, pas même les orateurs ecclésiastiques, n'avait songé.

La messe solennelle sur les plaines d'Abraham, théâtre des plus glorieuses batailles de nos guerres, était de tous les faits de la journée, en même temps que le plus solennel, celui peut-être qui prêtait le plus aux grandes pensées et aux évocations saisissantes. Le premier ministre y a fait allusion dans son style magique et avec sa parole ardente. Il a comparé, en termes aussi nobles que le sujet, le sacrifice auguste d'aujourd'hui, s'accomplissant sur ce champ fameux, avec le sacrifice humain des héroïques soldats de 1759, le sang du Dieu de notre peuple venant féconder de sa semence paternelle, après plus d'un siècle, la terre ar-

rosée par le sang de nos vaillants ancêtres.

Cette pensée élevée trouva accès au cœur de ceux mêmes qui, dans l'auditoire, n'avaient pas foi dans le mystère de l'autel. Son Excellence le gouverneur-général en aurait été vivement frappé.

Le congrès catholique a été pour M. le juge Routhier l'occasion d'un triomphe oratoire sans exemple dans nos annales. Le voilà au premier rang, qu'on pouvait lui contester avant ce jour. Nous avons entendu quelques-uns dire à Québec que cette superbe éloquence devrait plutôt appartenir à la politique. Mais d'autres sont d'avis, au contraire, que M. Routhier ne réussit pas aussi bien comme orateur politique, et ils donnent de bonnes raisons à l'appui de leur opinion.

Le discours du marquis de Lorne au banquet du 24 juin, a été fort remarqué. C'était une marque de bienveillance assez significative de la part de Son Excellence, que de consentir à prendre part à ces agapes nationales, surtout lorsqu'il avait déjà paru à la procession du matin. Le marquis a voulu mettre le comble à sa gracieuseté en prenant la parole au banquet et en témoignant de la plus chaleureuse sympathie pour nous. Son discours est à conserver. Jamais gouverneur anglais n'a ainsi parlé des Canadiens-français.

Son Excellence a fait allusion de la manière la plus flatteuse et la plus délicate à l'origine commune des grandes familles anglaises et des familles canadiennes, qui venaient pour la plupart de la Normandie. Il a fait remarquer que dans le parlement impérial on se servait encore des vieilles formules françaises en mainte occasion, et entre autres pour la sanction des bills par la reine. Ainsi l'on dit alors en français comme on disait autrefois : *La reine le veut, ou pour le bill des subsides : La reine remercie ses bons sujets, accepte leur bénévolence, et ainsi le veut.* Le marquis a exprimé le désir que ces termes soient employés à Ottawa comme ils le sont à Londres. Nul doute que cette invitation, venant de pareille source, ne restera pas sans réponse.

L'organisation de la Convention de Québec était défectueuse sur quelques points. Il aurait fallu que les commissions fussent arrivées mieux préparées, ou du moins qu'elles eussent pu siéger plus longtemps. On leur accordait vingt-quatre heures pour étudier les questions, et adopter des conclusions, de façon à ce que le résultat de leurs travaux fût soumis à la convention sur-le-champ. Les travaux présentés se sont ressentis de cette précipitation ; ils étaient pour la plupart mal digérés. Le même vice régnait au Congrès.

Le comité d'organisation aurait dû nommer dans chaque branche, en même temps que les rapporteurs officiels, d'autres personnes chargées aussi de préparer les sujets longtemps à l'avance, de se mettre en rapport avec les spécialistes ou les maîtres, de recueillir des idées et des plans qu'on aurait pu soumettre tout de suite à la commission avec une argumentation toute organisée. De cette façon, on eût obtenu une besogne présentable et réellement profitable. Il est arrivé, dans plusieurs cas, que des rapports entiers ont dû être mis de côté, et les commissions réduites à rien étaient obligées d'enfanter à la hâte, sous le feu du débat, un programme entièrement nouveau pour ne pas arriver devant la convention les mains vides.

On aurait pu encore, puisque l'on tenait à ce qu'il n'y eût rien de fait avant le 25 juin, ne pas décréter la dissolution immédiate des commissions, mais leur permettre de subsister, ainsi que la convention elle-même, et de ne conclure qu'après un mois ou deux. La 1ère commission, avec l'hon. M. Malhot pour président et M. Rouleau, M.P., pour secrétaire, a passé par-dessus la consigne, et, tout en faisant son rapport comme les autres, s'est constituée

en permanence. Mais le procédé était quelque peu irrégulier, et l'œuvre à venir de ces messieurs vaudra ce qu'elle pourra. En vertu de quelle autorité agiront-ils, et à qui rapporteront-ils leurs procédés, puisque la Convention elle-même, à qui leur commission était subordonnée, n'existe plus.

M. Joseph Tassé, à la Convention, a été, de l'aveu de tous ceux qui l'ont entendu, à la hauteur des meilleurs orateurs du jour. Il avait cependant à lutter contre plusieurs désavantages, résultat des circonstances. Son discours, pour n'avoir pas été aussi long, se place à côté de M. le juge Routhier.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 2 juillet 1880.

Enfin, les deux champions des deux partis éternellement ennemis sont aujourd'hui en présence ; ils sont sortis après d'incroyables tergiversations des polls ; les deux Conventions les ont acclamés et sacrés candidats à la Présidence des États-Uni ; dans cinq mois, le monde apprendra sans stupeur le nom de l'élu : Si c'est Garfield, les républicains et leurs amis se frotteront les mains ; si c'est Hancock, les démocrates, depuis si longtemps hors du pouvoir, rempliront les airs de leurs cris de victoire !

Garfield est un militaire très estimé, et Hancock un autre militaire encore plus apprécié des Américains, parce qu'il a six pieds deux pouces de taille, et qu'il peut tuer un homme d'un coup de poing.

On comprend qu'avec de pareils avantages il ait été choisi ; c'est l'homme qu'il fallait pour terminer d'un seul coup les différends diplomatiques qui nous désolent ; ceux qu'il ne pourra convaincre il les fera trembler. Garfield n'a donc qu'à bien se tenir, s'il veut triompher de son adversaire. S'il le tombe, ce ne sera pas à la force du poignet.

On se demande avec étonnement pourquoi Grant et Tilden ne sont pas sortis triomphants de leurs Conventions respectives, et comment les derniers venus, ainsi que dans l'Évangile, sont devenus les premiers.

Bien que personne n'ait encore pu nous donner la clé de ce mystère, je me fais fort de le divulguer, dût-on m'appeler pour cela indiscret.

Grant et Tilden étaient les candidats quand même à la présidence, ils avaient derrière eux chacun un état-major de politiciens aussi ardents à les soutenir de leurs votes et de leur argent, qu'à recueillir les fruits de la victoire.

Les autres membres de chacune des Conventions, selon eux, ne devaient être que des figurants, des chevilles, des claqueurs, un *calyx pecus* qu'on pousserait où l'on voudrait.

Cette majorité éparse, si dédaignée, qui n'avait aucune chance d'être invitée à la grande curée définitive, se révolta au dernier moment, et jeta sa voix désespérément sur le premier venu. Cette habile manœuvre déconcerta les grantistes et les tildenistes ; Garfield et Hancock, qui ne s'y attendaient pas, se virent tout à coup acclamés, fêtés, choyés.

Simple *dark horses* la veille, ils peuvent maintenant caracoler autour du fauteuil présidentiel. Lequel l'emportera au grand tournoi électoral de novembre prochain ? Sera-ce Garfield ou Hancock ? Je le sais, mais je ne veux pas le dire.

Cette question occuperait davantage l'esprit des Américains, si la chaleur qui nous accable ne brisait pas en nous toute énergie et tout travail intellectuel.

En effet, qu'importe le parti qui nous gouvernera, si nous devons succomber un à un sous les rayons solaires. Vingt personnes environ par jour meurent par suite de la chaleur ; si cela devait continuer, on verrait bientôt le choléra à New-York.

Oh ! si je tenais l'imbécile de savant qui veut nous prouver que la terre se refroidit ! je le condamnerais à passer un été debout sur l'obélisque qui nous arrive d'Alexandrie, lequel, entre parenthèse, n'est pas un canard—bien qu'il nage en ce moment derrière le steamer qui nous le remorque, le *Doussouk*.

J'ai hâte de déchiffrer les hiéroglyphes de ce monument, où les francs-maçons croient déjà voir une preuve de leur origine qui date, selon eux, de Solomon. Ces messieurs sont vraiment d'un orgueil qui frise l'impertinence. S'il en est ainsi, pourquoi les Indiens ne le considéreraient-ils pas comme un signe de l'antiquité de leur race ! n'est-il pas rouge et tatoué ?

Les prétentions d'un savant américain sont encore plus absurdes. Selon lui, on aurait tort d'appeler ce monolithe *Aiguille de Cléopâtre*, vu que la maîtresse d'Antoine ne savait pas coudre.

Cette reine célèbre d'Égypte, ajoute cet original, avait un appendice nasal d'une dimension colossale, ceci est authentique. Ne serait-il pas préférable de nommer l'obélisque que nous allons voir debout dans *Central-Parc* : le nez de Cléopâtre ? hein, qu'en dites-vous ?

De l'aiguille de Cléopâtre à Sarah Bernhardt, il n'y a qu'un pas, mais ce pas a quarante siècles d'intervalle. Ces deux singularités de la nature ont pourtant une ressemblance qui leur est commune : Toutes deux sont indéchiffrables ! Je ne veux pas m'égayer aux dépens de cette grande artiste que les premières brises de l'automne vont nous amener, je laisse cela aux chroniqueurs parisiens qui ne peuvent se consolider du départ de la grande charmeresse. Malgré leurs sottises plaisanteries, Sarah Bernhardt est et demeure la plus grande comédienne, la tragédienne la plus écrasante qu'on ait jamais vue.

Il est certain qu'elle rencontrera en Amérique, à chacun de ses pas, un triomphe suivi d'un autre triomphe ; car elle arrivera avec un répertoire brillant et complet, qui est le *non plus ultra* de ce que la langue française a produit de plus pur, de plus harmonieux.

Depuis quelques années, notre langue est de plus en plus répandue parmi les Américains.

Ils ont compris qu'ils dépouilleraient leur rudesse primitive au contact de sa sublime clarté.

Après avoir ri et chanté les gais refrains de nos opéras-bouffes, les Yankees veulent décidément s'instruire et connaître à fond les secrets de cette belle langue qui n'a jamais eu de plus nobles interprètes qu'aujourd'hui, et qui compte autant de chefs-d'œuvre qu'elle a de verbes.

On dit que Sarah Bernhardt a une voix qui fait vibrer les cordes les plus secrètes du cœur ; un visage et un geste qui terrifient les spectateurs, les charment, leur font couler de douces larmes et comprendre les horribles angoisses de la jalousie. C'est un masque multiple où toutes les passions ont leur instant de vérité, un instrument merveilleux où toutes les gammes de l'esprit humain s'échappent en cascades et ruissellent comme une pluie de diamants à travers un prisme érisé de grâces et d'amour.

On prétend que cette enchanteresse a trente-cinq ans ; c'est possible, mais, quand elle le veut, elle n'en a que quinze. On dit aussi qu'elle est fantasque, évaporée, vanteuse en diable... Eh ! ne voyez-vous pas qu'elle est dans l'esprit de ses rôles. On n'est pas impunément Phèdre, Marie Stuart, Andromaque, Desdémone, la dame aux Camélias, sans qu'il en reste quelque chose.

Si j'aime Sarah Bernhardt, ce n'est pas seulement à cause de ses talents de comédienne, de sculpteur, de peintre, c'est qu'elle est aussi une chroniqueuse très spirituelle. O Montréalais ! lorsque vous la verrez, vous ferez comme moi, vous l'aimerez.

ANTHONY RALPH.